



La Bête
Mécanique

Brenda Michailidis

LA BÊTE MÉCANIQUE

LA BÊTE MÉCANIQUE

BRENDA MICHAILIDIS

Copyright © Brenda Michailidis, 2009

ISBN 978-9953-0-1914-7

La demeure étrange de l'homme étrange ; il y était parvenu à un âge mûr et c'est avec délectation qu'il y avait emménagé.

Il s'agissait, ni plus ni moins, d'une montre gigantesque jaillissant de la terre et dans laquelle on avait inséré, entre le boîtier et le cadran, un énorme appartement de forme circulaire.

Le toit de cette maison particulière entièrement fait de verre exhibait deux aiguilles métalliques ainsi que de petits cils marquant les chiffres de un à vingt-quatre. La première, la grande, indiquait les heures et les minutes. Son unité n'étant point la minute comme dans une montre-bracelet habituelle mais la dizaine de minutes, elle accomplissait une rotation complète en vingt-quatre heures, soit mille quatre

cent quarante minutes. La deuxième, la trotteuse, balayait le cadran en soixante secondes.

Le boîtier, au sous-sol, accessible par un escalier, abritait le mouvement qui permettait à la montre de fonctionner, c'est-à-dire le ressort, le rouage, l'échappement et le balancier spiral.

L'appartement faisait quatre mètres de hauteur et contenait autant de pièces qu'il n'y avait d'activités dans une journée. Au total, vingt-cinq, contre les huit que nous trouvions communément en ville. Chacune remplissait une fonction spécifique, dictée par l'heure du jour et une cloison en verre associée à une cloche démarquait l'une de l'autre.

Cette transparence intérieure contrastait avec l'aspect austère, monastique de l'extérieur, tout en pierre, privé d'ouvertures.

Se succédaient ainsi, dans le sens des aiguilles de la montre, à commencer par l'heure du réveil, six heures du matin : une salle de bains, un vestiaire de jour, une première salle à manger, des toilettes, un séjour, un premier bureau, une pause-café, des toilettes, un deuxième bureau, des toilettes, une deuxième salle à manger, des toilettes, une petite chambre à

coucher, des toilettes, une pause-café, un troisième bureau, des toilettes, l'escalier souterrain menant au boîtier, des toilettes, une troisième salle à manger, des toilettes, un observatoire, un vestiaire de nuit, des toilettes et une grande chambre à coucher.

L'unité de mesure étant les minutes, la taille de la pièce variait de manière proportionnelle à la durée de l'activité lui correspondant. Ainsi, la petite chambre à coucher, destinée à la sieste de l'après-midi possédait un lit qui durait deux heures, alors que celui de la grande traînait sur dix. Les vestiaires faisaient chacun dix minutes ainsi que les pauses-café et les toilettes. Les trois bureaux variaient en taille mais contenaient chacun la même table, la même chaise et les mêmes bibliothèques avec les mêmes livres aux mêmes endroits. Idem pour les trois salles à manger. Le séjour de quarante minutes consistait en une télé, une télécommande et une chaise longue. L'observatoire, également de quarante minutes, abritait un télescope. Quant à la salle de bains, elle faisait le double des toilettes, soit vingt minutes.

La somme de vingt-cinq actions enregistrées par deux cloisons chacune et qui se répétaient chaque jour de la même manière, voilà en quoi consistait la vie pour cet individu. D'autres, s'ils en venaient à rendre visible leur consommation du temps, offriraient des configurations improbables, avec plus de deux cent pièces. Parmi eux, les accros des portables.

La grande particularité de cette maison consistait en la manière d'y circuler. Nous pourrions croire qu'il suffirait simplement d'ouvrir une porte, d'en fermer une autre ou de traverser un couloir, surtout que de portes, il n'en manquait pas. Mais rien de tel. Craignant ne faillir, par une quelconque tentation, à l'impératif de toujours être à l'heure, l'homme avait refusé de s'acquérir les clés des portes et avait en revanche conçu à l'aide de son architecte-horloger un système infallible. Ils avaient fabriqué sur la grande aiguille du cadran un mécanisme doté d'une poulie, d'une corde et d'une planche en bois rectangulaire. Lorsque l'aiguille arrivait à proximité de la paroi en verre, l'homme devait tirer sur la corde afin de se hisser jusqu'au ca-

dran, tourner avec le mouvement de l'aiguille et descendre dans la pièce suivante. Rien ne pouvait hâter ni ralentir ce processus; l'homme ne pouvait choisir à quel moment passer d'une chambre à l'autre mais devait attendre que l'aiguille approchât de la paroi en verre, et s'il la manquait, il restait coincé jusqu'à son prochain passage, c'est-à-dire vingt-quatre heures. Inutile de préciser que ce ne fut jamais le cas. Pour finir, un tic-tac émanait tout au long du jour de cette bête mécanique.

Ce curieux habitat appartenait à un homme d'autant plus particulier qu'il n'était banal car à force de le voir proliférer, à force de le rencontrer quotidiennement, à toute heure du jour ou de la nuit, son étrangeté glissa dans le domaine de l'invisible. Obsédé par le temps, il devait, contre tout, être toujours à l'heure. Dans son échelle des valeurs, la ponctualité faisait figure de la plus grande des vertus. Être à l'heure, c'était respecter autrui, et respecter le temps, ce dénominateur commun, équivalait à résister à tout égoïsme. Il pensait que les portes du paradis lui seraient grandes ouvertes le jour de

sa mort et tous les anges le féliciteraient de cet attribut qu'il avait su entretenir tout au long de sa vie. Peut-être serait-il même promu au rang de saint, Saint Tic-Tac.

Il partageait ce nid avec une pieuvre à qui il avait légué l'espace cylindrique du centre, construit, comme le mur périphérique extérieur, avec des blocs de pierre. Cette créature qui allait et venait, agitait bras, fesses et jambes, répondait à la qualité d'épouse. Belle et forte, elle aussi possédait une vertu à toute épreuve : point la ponctualité comme son mari mais la clémence. Ses déplacements s'accompagnaient d'un doux tintement provenant d'un trousseau de clés qui se balançait au gré de ses hanches généreuses. De couleurs différentes, les clés correspondaient aux portes de l'espace cylindrique donnant accès aux différentes pièces. Elles existaient en un exemplaire unique, accroché à sa ceinture.

Cette femme vit, très tôt après son mariage, malgré elle, la qualité privilégiée d' « épouse » muer en celle de « gouvernante ». Elle avait accepté ce changement de rôle et l'accomplissait

avec dévotion. Le jour de leur emménagement il y a de cela dix ans dans la nouvelle maison, tout autre personne, à la vue du contraste entre son domaine et celui de son mari, se serait sentie humiliée, mais pour elle il s'agissait de relever le plus grand défi de sa vie. Elle devait rendre le déroulement de cette vie étrange aussi fluide que la cadence de la trotteuse, à plus de deux mètres au dessus de sa tête, c'est-à-dire faire les courses, cuisiner, débarrasser, dépoussiérer, serpillier, repasser, patienter, endurer, espérer. Afin d'accomplir ces nombreuses tâches, elle disposait du lieu central, muni d'une kitchenette, de mini-toilettes, et d'un espace privé étriqué composé d'un petit lit sur lequel elle ne pouvait reposer qu'une moitié de son corps à la fois. Tantôt c'étaient les jambes à l'horizontale, tantôt le dos. Il restait toujours des recoins dans son corps qui n'avaient pu se détendre comme il le fallait et ces nœuds lui servaient de béquilles dans l'épreuve dure de la vie commune. Un petit placard dans lequel elle rangeait ses petites affaires personnelles surmontait le lit. Elle avait en tout et pour tout deux vêtements - un pour l'extérieur et un pour

l'intérieur.

Leurs trajectoires s'opposaient délibérément de manière à ne pas se croiser. La femme entrait et sortait des pièces dans le même sens que les aiguilles de la montre tandis que les meubles utilisés par l'homme étaient, eux, orientés dans le sens contraire, afin qu'elle soit toujours dans son dos. L'homme en venait à oublier son existence exceptées les quelques rares occasions où il l'invitait à déjeuner par trois coups donnés sur la porte de la salle à manger. L'essentiel c'était que tout roulât parfaitement, comme sa machine, chose à laquelle elle se pliait, par amour.

Ces repas se passaient dans le mutisme total et se soldaient par un acte sexuel, toujours par derrière, car autrement, leurs yeux risqueraient de se rencontrer et dieu sait le danger que couvait un œil; une avalanche d'émotions et de non-dits risquerait d'inonder la paix maintenue avec tant d'effort, tant de violence.

La femme chérissait ces déjeuners, malgré leur côté mécanique, et s'efforçait de paraître im-

peccable, bien épilée, maquillée, appétissante. Elle couvait en elle l'espoir qu'un jour, lors de leurs ébats, l'homme, emporté par la fougue du désir, détruirait malgré lui tout ce mécanisme. Mais ce jour ne vint toujours pas. Parfois, au cours de leurs brèves rencontres à table, elle multipliait les expressions, les émotions, les grimaces mais son visage suscitait moins de curiosité que le mur latéral bancal. Il lui arrivait même d'exploser soudain en rires ou en sanglots mais chaque larme, qu'elle soit de joie ou de peine était aussitôt balayée par la machine imperturbable et semblait dans le néant de l'instant révolu avec une douceur irrévocable, inhumaine.

D'ailleurs lorsque ces incidents avaient lieu, l'homme ne désirait plus sa présence. La vérité c'est qu'il craignait autrui dans ce qu'il avait de plus organique, de plus évasif - sa respiration - car elle était susceptible de recouvrir le tic-tac de la machine et des incidents similaires lui donnaient raison. En attendant la prochaine invitation, elle l'épiait, tapie derrière la porte, et s'abreuvait de la musique de la mastication : sa fourchette qui becquetait l'assiette, sa lan-

gue qui léchait la gencive, le tendre murmure de ses mâchoires qui se frottaient, ses lèvres qui s'étreignaient l'instant d'une seconde puis se séparaient, ses semelles qui chatouillaient le sol. Même qu'elle prenait soin d'augmenter les portions afin de prolonger ce ballet vital. « Si seulement j'étais un steak grillé ! », songeait la femme. Mais déjà, la grande aiguille arrivait. L'homme se dirigeait vers la latte et activait la poulie qui l'élevait de trois mètres. Il disparaissait. Elle ne verrait plus que des fragments de lui...

La nuit, elle levait la tête vers le ciel. Le cadran laissait s'infiltrer la pleine lune et les étoiles. Elles étaient, avec le soleil, les seuls témoins de son intérieur. Elle se demandait ce que devaient penser les étoiles à la vue du contraste entre l'intérieur minimaliste, ordonné de l'homme et ce capharnaüm dans lequel elle vivait. Puis elle se rappela que seul son espace à elle s'illuminait la nuit. Un cercle de lumière pris en otage par un cercle obscur. Parfois, lorsque la lune devenait visible à travers le toit, elle éteignait la lampe et savourait les ombres dramatiques

qui dessinaient un enfer très fantaisiste, bien personnel.

Ses rêveries s'interrompaient par un instinct maternel qui la transportait vers le mur de la chambre à coucher. Une fois là, elle collait son œil à un trou minuscule perforé dans le mur. L'homme changeait de côté à la seconde même. Il jouissait d'un sommeil tranquille. Ici, l'enfer avait un visage bien différent : formé par les ombres des petits et grands cils indiquant les heures et les minutes, il esquissait une perspective bien ordonnée, logique, ou autrement dit, inextricable et pernicieuse.

La femme, crispée d'impuissance, le regardait calfeutré dans sa cage, sans comprendre si la peur de la mort soustrayait la vie à cet homme ou si la peur de la vie l'empêchait de naître?

Comme ce judas par lequel elle l'espionnait, il y en avait plusieurs, parsemés dans les murs encadrant les portes... Elle avait percé les parois à différents endroits afin de garder un contact visuel avec cet homme étrange qu'elle aimait étrangement tant... Une forme de télé réalité où

des pierres avaient remplacé l'écran de verre. Un jour, elle l'avait surpris assis, sur la planche qui tournait, dans sa petite chambre à coucher. Au lieu de faire la sieste comme à l'accoutumée, il se balançait, le regard vers le ciel, le cadran. On aurait cru un enfant sur son manège. Elle avait trouvé cette scène si émouvante qu'elle avait repris confiance en sa destinée et redoublé de zèle. Elle savait bien, dans son for intérieur qu'il ne ressemblait en rien à l'image qu'il projetait de lui-même et c'est pourquoi elle ne cessait de l'aimer...

Un jour, l'écran de la petite boîte volerait en éclats.

Son homme tomberait, sombrerait, dans ses bras.

Étant donné la nature taciturne de cet individu, le tic-tac résonnait amplement et couvrait les autres bruits. Il avait ainsi enregistré de manière subliminale chaque geste selon les rotations de la trotteuse, et avec son fort penchant pour l'exactitude et la précision, il avait de manière inconsciente prolongé ou raccourci les gestes

afin qu'ils correspondent à un nombre entier de tic-tacs.

Ainsi, lorsqu'il voulait écrire, il prenait le stylo en un tic, au tac le bouchon était enlevé, au prochain tic le bouchon posé sur la table, au tac le stylo se retrouvait entre le pouce et l'index tandis que la paume retenait la feuille de papier, au tic suivant il commençait une lettre, écrivait une phrase qui s'achevait au prochain battement de la grande aiguille, suivi d'un tic pour le point final. Ce qui, au départ, était subliminal devint à la longue un commandement. Un soupir faisait trois rotations, un bonjour égalait une, bâiller, trois tours pour l'ouverture de la bouche et une pour la fermeture. Il exérait les demi-mesures. Sa vie ressemblait à une animation tic par tac.

Le rasage, le brossage de dents, des cheveux, la pose de la cravate, le boutonnage de la chemise, le trajet de la chaise du bureau à la planche en bois, tout fonctionnait selon un rythme précis, et lorsqu'en fin de journée il atterrissait dans la chambre à coucher à la vingt-deuxième cloche de la vingt-deuxième heure, on apercevait les commissures des lè-

vres se relever de part et d'autre. C'était, avec les oignons du déjeuner ou du goûter, la seule ligne courbée qui sillonnait cet enclos. La montre omniprésente dominait tout et même les petits cils marquant les minutes ou les secondes, physiquement minuscules comparées aux cloisons délimitant une activité, prenaient dans son psychisme par anamorphose une importance disproportionnée.

La division temps/action fut bientôt transposée sur les être humains : une personne se définissait par une série de gestes contenue entre deux cloisons temporelles, la rencontre et la séparation. L'homme comparait toujours la grille d'autrui à celle de la montre. Lorsqu'il découvrit qu'elles ne se superposaient jamais et que des deux, la seconde était la plus exacte, il se résolut à ne plus la lâcher des yeux.

Un halo finit par recouvrir tous les objets et les êtres, les rendant indistincts, brumeux, vagues. Le brouillard s'emparait même des mots d'une conversation et lui permettait ainsi de distinguer, au travers, la marche du temps. Parmi les degrés de confusion et d'ignorance qui

enveloppait les objets et les êtres, sa femme tenait le premier rang. Elle ressemblait davantage à une nébuleuse ambulante qu'à un être humain, mais à deux trous, qui devenaient, par moments, bien distincts.

Ces prunelles qui regardaient sans voir, transperçaient les êtres et les choses. Ce regard gênant empêchait aux autres de s'approcher en deçà de deux mètres. Et c'était très bien ainsi. Lorsque la grande aiguille atteignait le mur de verre avant la fin d'une discussion, pour rien au monde il n'invitait son interlocuteur à grimper sur la planche rectangulaire, ou ne demandait à sa femme de leur ouvrir. Il préférait toujours interrompre la conversation afin de respecter le temps et procéder à la prochaine cellule. Afin de contrer l'angoisse d'un dialogue qui risquerait de traîner, il cessa, à la longue, d'avoir des échanges.

Le Temps, Chronos, devint un dieu à l'appétit insatiable à qui il fallût sacrifier chaque jour davantage. Il ne s'en doutait point au départ car cette dévotion s'avéra porteuse d'un succès fameux, certes exclusivement lucratif. Cepen-

tant les sacrifices dans un premier temps intellectuels s'étendirent aux relations humaines, aux sentiments et enfin, à son âme. Avec la Raison comme allié, le Temps possédait l'individu vingt-quatre heures. Tout était rendu simple, quantifiable ; il suffisait de savoir compter jusqu'à soixante. La minute dix précédait la minute vingt qui précédait la minute trente, six heures succédait cinq heures qui succédait une heure. Et cela ne changerait jamais... En ne récompensant que son unique qualité d'ordre linéaire, l'homme se transforma en misonéiste fanatique. Toutes les occupations sources de vie furent bannies dans la catégorie de l'irrationnel - l'amitié, l'amour, les rêves, l'ennui, le jeu, l'art –tout l'ineffable, l'incontrôlable, telle la respiration d'autrui. Il s'accrochait chaque jour davantage au système rigoureux, logique, et se protégeait contre toute inondation fortuite. Les grilles de la montre devinrent celles de son âme.

Ses pièces préférées ? La 18h10-20h et la 21h-21h40. La première ne possédait pas d'image au sol mais au sous-sol. Il s'y rendait par un

escalier et trouvait derrière la porte, les engrenages de la machine. Le spectacle de la coordination parfaite de plus de cent cinquante éléments, dans un but unique qui s'exprimait par le déplacement des aiguilles l'émouvait. Il y voyait le miroir de l'âme parfaite, sans la moindre tache, sans la moindre boiterie, toujours exacte, fonctionnelle. Il commençait par une contemplation silencieuse de trois longues minutes, puis, comme le dévot après sa prière, il poussait un soupir de soulagement nourri de l'espoir qu'un jour il parviendra à lui ressembler. Il entamait le nettoyage jusqu'à la cloche de vingt heures, heure à laquelle il se précipitait au rez-de-chaussée et reprenait sa course.

La deuxième était son observatoire muni d'un télescope professionnel. Tous les soirs, avant de dormir, la grande aiguille l'y déposait afin qu'il s'assurât de la bonne position des étoiles. Il pensait que la ville pouvait ainsi s'abandonner à un sommeil paisible car lui, veillait sur le temps.

Pourtant, cette violence avec laquelle il assujettissait la vie à des chiffres dissimulait une

ombre. Elle avait commencé comme une mouche, une mouche au départ impolie et têtue, une mouche impolie têtue et insaisissable, une mouche impolie têtue, bruyante et insaisissable, qui la nuit se transformait en démon tenace dont il ne parvint depuis une semaine à ne percevoir que la forme rationnelle, langagière : et si la montre n'était plus à l'heure ? Et si l'aiguille avait pris du retard ?

Il y a sept jours, il se fit livrer un écrin contenant une montre-bracelet, et depuis, ses yeux faisaient le va-et-vient entre sa poignée et le plafond à un intervalle d'un dixième de secondes. Mais cela ne suffit point. La nuit dernière, il se réveilla maintes fois en sursaut afin de vérifier la position des aiguilles en les comparant à celles de la montre-bracelet et aujourd'hui, un nouvel écrin l'attendait. Il s'installa dans son bureau et l'ouvrit : il y trouva un chronomètre. Après avoir lu le mode d'emploi jusqu'à la dernière ligne mentionnant la date et le numéro de dépôt légal, il se mit au travail : il souhaitait vérifier que la dizaine de minutes de la grande aiguille faisait bien six cent secondes et

que la trotteuse prenait bien une minute pour accomplir un tour. Auparavant, il prit soin de changer les piles du chronomètre et afin d'avoir la conscience tranquille, il les changea une nouvelle fois. Enfin, le moment tant convoité arriva. Il retint sa respiration et déclencha l'engin. À mesure que le chronomètre approchait de la minute, l'espoir de voir son obsession mourir s'accroissait. Aussitôt qu'elle s'écoula, il vérifia en un rapide clin d'œil la position de la trotteuse au dessus de sa tête. Elle avait accompli un tour. Tout était en ordre... Rassuré, il relâcha sa respiration et se rendit au sous-sol où il nettoya avec encore plus de zèle que d'habitude les engrenages de la montre. Il s'endormit comme chaque soir à vingt-deux mais à peine la trotteuse accomplît un tour qu'il se releva en tressaillant. La mouche démoniaque était revenu. Il alluma la lumière, compara les deux montres, sortit le chronomètre de sa poche, refit la vérification et se rendormit. Dix minutes plus tard, le même manège recommença. Cela dura toute la nuit... Au petit-déjeuner du lendemain, la femme ne soupçonna rien et la journée s'écoula comme toutes les autres.

La nuit suivante, de nouveau, il fut assailli par la folle certitude que sa montre le trompait. Il s'en trouvait parfaitement convaincu et pensait que s'il échouait à mettre le doigt sur le retard, la faute en revenait aux dixièmes de secondes qu'il perdait chaque fois qu'il relevait la tête afin de vérifier le positionnement des aiguilles. Cette révélation le frappa comme la foudre et vers onze heures du soir, il s'assit sur la planche. Il se hissa jusqu'à la grande aiguille. Il s'y allongea à plat ventre. Son corps la dépassait légèrement de part et d'autre mais vu son esprit enlisé il ignora cette posture inconfortable. Son cœur palpitait à l'idée qu'il dévoilerait enfin le coupable qui lui ravissait le temps. Il avança la main gauche et la main droite de manière à obtenir devant les yeux, sans devoir bouger la tête, d'un côté la montre, de l'autre le chronomètre et derrière, les marques du cadran de la grande montre. Il lui suffirait simplement d'accommoder les yeux, une simple mise au point qui prendrait un millième de secondes. Sa trouvaille l'excitait tant qu'il tremblait. Une trouvaille que l'expérimentation allait dans quelques secondes valider.

Il fit le test une fois. Toutes les machines fonctionnaient de manière synchrone. Il fit le test une deuxième fois. Pareil, aucune faille. Il refit le test une troisième, quatrième, dixième, trentième fois. À la deux centième vérification, il s'endormit d'un coup; la grande aiguille visitait le chiffre deux.

Une heure plus tard, il voulut changer de côté. Il avait à peine remué qu'il tomba de l'aiguille. Il échoua sur l'énorme lit, trois mètres en dessous. Le choc le réveilla juste assez pour reconnaître sa chambre à coucher et pensant qu'il était tombé en rêve dans un trou, il replongea aussitôt dans un sommeil si profond que nulle cloche ne pût par la suite déchirer.

La femme avait depuis longtemps installé le petit-déjeuner. Le café ne fumait plus et le croissant devenu dur ne répandait plus sa senteur beurrée... Lorsque nul son ne parvint de la salle à manger six heures trente, elle s'inquiéta. Elle jeta un œil dans la serrure mais ne vit point de profil austère comme à l'accoutumée. Elle guetta le moindre bruit. Le ballet vital ne se produisait pas. Puis, en dressant davantage

les oreilles, elle perçut au loin un murmure. Il provenait de la grande chambre à coucher. Elle épia à travers un des judas... Le bruit provenait bien d'ici et très exactement de la gorge de son mari qui dormait si ronflement. C'était bien curieux.

À présent, l'aiguille se trouvait à sept heures quarante... Devait-elle le réveiller ? Sans doute. Le mieux serait de le faire indirectement par l'intermédiaire d'un bruit. Elle fit mine de laver des casseroles mais le tapage métallique n'y fit rien. Comment réagirait-il face au retard ? Son étonnement mua en angoisse. Il pourrait en mourir, pensa-elle soudain car cela ne lui était jamais arrivé en trente ans de vie commune. Il risquerait, rien qu'à la vue de l'aiguille qui circulait mine de rien, bien loin de lui, presque indifférente, de subir un arrêt de cœur fatal. Elle réfléchit aux options qui se présentaient à elle. Soit elle l'empêchait de se réveiller jusqu'au soir ou alors, elle reculait l'aiguille afin qu'il crut être à l'heure. Pour l'empêcher de se réveiller, elle devait lui donner des somnifères et donc entrer dans sa chambre au risque de le réveiller, le réveiller au risque de le réveiller et

lui donner une pilule de force, au risque de le réveiller. Les risques de le réveiller étant trop nombreux elle évalua la seconde hypothèse: celle de reculer la montre... Pour cela, elle devait appeler l'architecte-horloger... Mais un horloger comme celui-là, qui calqua la montre sur l'horloge atomique suisse FOCS₁ pour rien au monde ne la désynchroniserait. Elle devait donc procéder seule.

Elle entra dans le dix-huit heures dix. Elle emprunta l'escalier et se rendit à la cave. Elle ouvrit la porte. Tout était si immaculé! Elle tenta de tourner la roue la plus proche à l'aide de la manivelle puis remonta en courant les marches afin de s'assurer qu'elle manipulait la bonne aiguille mais il s'avéra qu'elle se trompait. Elle redescendit à la cave et mit la main sur une autre roue. Puis, elle recourut au rez-de-chaussée et cette fois, la bonne aiguille bougea, la grande! Elle poursuivit ce manège jusqu'à repositionner l'aiguille au tout début de la chambre à coucher.

Au final, le décalage de la montre fut de dix heures. Elle prit soin de caler sa montre-bracelet - seul cadeau jamais offert par son mari - sur

la nouvelle heure afin de ne pas manquer à ses tâches quotidiennes et regagna son caveau cylindrique.

L'homme ouvrit très exactement les yeux à la sixième cloche de six heures, c'est-à-dire selon l'heure réelle à seize heures. Il visita la salle de bains puis la première salle à manger. Chaque chose occupait sa place habituelle : la fumée sur le café, le croissant dans l'assiette, la femme derrière le judas, hormis là haut dans le ciel, le soleil ne se mettait pas en place. N'étant pas poète, il confondit les lueurs de l'aube avec ceux du coucher et ne se douta de rien.

Cependant à sept heures, lorsqu'il alluma la télévision de la première salle de séjour, il tomba sur le journal de dix-sept heures. Il zappa les chaînes. Toutes affichaient dix-sept heures. Sa montre-bracelet également. Il regarda au dessus de lui. Seule la géante, elle, indiquait sept heures.

La femme épiait la scène avec angoisse. Elle le vit s'approcher en sa direction. Elle tremblait... Devinerait-il sa ruse ? Il frappa trois

coups qui résonnèrent dans son cœur. Ça y est, il savait. Elle appréhendait sa réaction... Il redonna trois coups puis s'éloigna. Elle ouvrit la porte et entra, penaude. Il lui fit signe de s'approcher. Il saisit sa main. Il lui tordit le poignet. Il lut l'heure sur sa montre-bracelet. C'était la même que la grande aiguille de la grande montre. Il la renvoya.

Il réfléchit quelques minutes au bout desquelles il réalisa que l'obsession qui le taraudait depuis longtemps avait eu raison : il avait mis le doigt sur le retard ! Lui, sentinelle du temps, avait saisi l'ennemi national ! Ce n'était pas quelques petites insignifiantes secondes qu'on volait à sa patrie mais trente-six mille... Comment des êtres semblables à lui pouvaient commettre pareille négligence ? L'erreur est inhumaine. Fort heureusement, il avait su se préserver de leur contagion par la vie de plus en plus ascétique qu'il avait menée jusque là. Il n'avait qu'une chose en tête : avertir les autorités. Mais pour cela, il fallait attendre sept heures quarante, heure à laquelle il se rendrait dans le premier bureau.

Jamais il ne fut aussi impatient. Plus que

vingt-cinq minutes. Il avait la poitrine si oppressée qu'il en oubliait de respirer. Pour y pallier, son corps provoquait en lui l'envie de bâiller fréquemment afin d'avaler le plus d'air possible en moins de temps. L'aiguille avançait si lentement ! Il devait contre son gré, rester sur place. Lorsqu'enfin elle atteignit sept heures quarante, il se sentit léger comme une plume et capable de défier la gravité. Au lieu de s'asseoir sur la planche, il grimpa sur la corde comme un singe. Une fois dans le bureau, il ouvrit le tiroir et en sortit une feuille et un stylo. Il se mit à rédiger :

« Cher Président de la Télévision française, Je vous prie de croire en mes sentiments les plus sincères. Me voilà depuis plusieurs jours, hanté par l'idée que quelque chose quelque part ne va pas... Après de durs labeurs au prix d'une nuit blanche je découvre ce matin, que le mal est en notre horloge publique qui se trouve décalée très exactement de dix heures par rapport à l'horloge FOCS¹ dont une copie identique existe chez moi depuis plus de dix ans sans disfonctionnement. Je vous prie d'y remédier immédiatement au risque de voir no-

tre chère patrie accumuler de gros retards sur le reste du monde.

Moi, Sentinelle du Temps, serviteur de la République.»

Il fit poster la lettre par sa femme qui avait l'habitude de s'occuper du courrier, ignorant que celle-ci, après l'avoir lue, la jeta dans la première poubelle publique qu'elle trouva dans la rue.

Lorsqu'à dix heures la lumière du jour s'éteint et qu'en vérifiant à travers le cadran il aperçut la nuit, il se mit à hésiter sur l'identité du voleur. Etait-ce l'horloge publique, c'est-à-dire une erreur collective ou bien le soleil qui négligeait ses fonctions ?

Il poursuivit sa journée aussi mécaniquement que d'habitude tout en se félicitant de son dévouement sacré au service du temps. Voilà qu'il portait ses fruits et pas des moindres. Il réfléchissait à tout ceci au moment d'atterrir dans son observatoire, et lorsqu'il braqua comme chaque jour depuis dix ans son télescope vers le ciel, il reçut dans les yeux, au lieu des étoiles, la violente lumière d'un soleil

mécontent de voir sa réputation salie par une ridicule poussière d'à peine cinquante ans, et se vengea en brillant de mille feux. L'homme ressentit une douleur si vive qu'il dut fermer les yeux. Des larmes chaudes coulèrent sur ses joues. Pensant chasser la brûlure, Il frotta et frotta ses paupières closes, mais les picotements ne firent que s'aggraver. Se souvenant de l'aiguille et ne voulant surtout pas rester vingt-quatre heures coincé dans l'observatoire, il chercha la planche à tâtons, et la trouvant, il s'assit dessus et attendit qu'elle atteignît la cloison dont il sentit la présence avec les pieds tendus en avant. Il espérait que d'un moment à l'autre il retrouverait la vue et l'énorme tache blanche disparaîtrait. Il descendit dans le vestiaire de nuit, choisit au hasard un bas et un haut, s'habilla et regagna la planche. Il se retrouva au lit une heure plus tard, à l'instant où le soleil s'imposait comme maître incontestable du ciel.

Le soleil, voleur des trente-six mille secondes. Qui aurait cru qu'un astre aussi fort, aussi éternel, allait un jour, grâce au guet acharné d'un mortel, être disqualifié, dévoilé? À présent,

aveuglé par la tâche blanche imprégnée sur sa rétine, il ne discernait plus la différence entre le jour et la nuit mais cela lui était égal. Face à la montre, l'astre devenait dispensable...

En attendant le sommeil, il songeait à l'étonnement général lorsqu'en réponse à la lettre de gratitude qu'il recevrait demain du Président de la Télévision française, il préciserait l'identité du voleur. Peut-être que le président de la République lui-même, ainsi que des présidents d'autres pays le contacteraient car il avait rendu à l'humanité entière une faveur. Il ferait la une des télévisions, des journaux, des radios. Il déclinerait leurs invitations bien entendu afin de ne pas être détourné de sa mission parée désormais d'une auréole. La terre pénétrait une ère nouvelle. Il faudrait tout redéfinir selon la faillibilité du soleil, en particulier dans les domaines de l'optique, de la physique et de l'astrologie. Les connaissances en sciences humaines sur les origines de la terre, les différents âges successifs, tout s'écroulerait et une nouvelle ère serait érigée ayant pour pierre d'angle lui-même, le gardien du temps.

Puis, soudain, il discerna la couleur rouge

de sa couette. Ça y est ! Il recouvrit la vue ! Il roula les yeux à droite, à gauche, pour les essayer et découvrit que son champ de vision était intact sur les côtés mais obstrué au centre par un énorme cercle blanc. Il ne percevait de la réalité que des bribes, accolées de part et d'autre à ce cercle blanc mais il ne paniqua point. La totalité finirait bien par revenir. Il leva la tête afin de lire l'heure sur la grande montre et constata que le cercle brillant l'empêchait de voir la position exacte de la grande aiguille. Pour parvenir à lire de manière précise l'heure les minutes et les secondes, il devait exécuter une vingtaine d'essais en roulant des yeux à gauche à droite, tout en tournant simultanément la tête autant de fois que nécessaire. Il souffrit d'une migraine rien qu'au bout d'une seule tentative. Lui dont l'occupation naturelle était de relever l'heure sans relâche, ne pouvait à présent le faire qu'au prix d'une énorme souffrance, et qui plus est, il doutait de l'exactitude de sa lecture. Quelle ironie que cette tare survint quelques jours avant sa consécration !

Il réfléchit longtemps tout en ne cessant d'es-

pérer qu'il recouvrerait la vue d'une minute à l'autre et lorsqu'il s'avoua finalement vaincu, il trancha : il fallait tout inverser. Il s'installerait sur la grande aiguille. Sa femme poserait les constituants d'une action sur la planche. Cela irait bien pour la nourriture, la lecture, l'habillement et même les toilettes; un simple pot de chambre et une cuvette les remplaceraient. C'était le seul moyen de rester à l'heure.

Cette idée lui sembla bonne et il l'exécuta aussitôt. Il saisit son oreiller, s'assit sur la latte en bois, se hissa jusqu'en haut, grimpa sur l'aiguille et s'y allongea comme la veille. Il ferma les yeux mais ne put s'endormir, car d'une part la tache blanche ne le quittait pas et d'autre part, le corps savait que la nuit tarderait encore.

Lorsque la cloche sonna six heures, il demeura sur son guet et se soulagea en visant les cabinets trois mètres en dessous, chose qu'il réussit d'ailleurs fort mal vu son étrange vision. À l'heure du petit déjeuner, il convoqua sa femme. Celle-ci crut y entendre le jour tant languit puisque jamais il ne l'avait invitée aussi tôt.

Elle entra toute coquine dans la salle à manger de sept heures mais ne le vit nulle part. Elle entendit de nouveau son nom. Elle leva la tête et repéra quelqu'un perché sur la grande aiguille. Elle ne reconnut pas de suite son époux dans ce corbeau en pyjamas, le haut et le bas très mal assortis, barbu, les cheveux en pagaille de part et d'autre de la calvitie, les yeux enflammés, irrités. Si ce n'était le sourire le plus franc qu'elle ait jamais vu à ce jour, elle alerterait le médecin mais il laissait présumer qu'il réalisait son bonheur et pour elle, voilà le principal. Tant pis si elle n'en était pas la raison. Oui, il souriait franchement. Un sourire qui ne faisait ni deux ni trois tic-tac mais un sourire figé.

Il s'exprima en signes, indiquant le petit-déjeuner et la latte en bois qu'il agitait avec la corde. Elle devina qu'elle devait les installer sur la planche et s'exécuta. L'homme tira sur la corde tout en tournant sans cesse la tête d'une part et d'autre, à la manière des oiseaux dont les images provenant des deux yeux ne se croisent que très faiblement au centre.

Il prit son petit-déjeuner puis, toujours en gesticulant, il expliqua à sa femme qu'il voudrait

une cuvette pour les mains avec une brosse à dents, et un pot pour ses besoins. Il constata qu'elle ne lui remit aucune lettre. Le chef d'État souhaitait probablement lui rendre hommage mais s'attardait dans des conseils pour décider du genre de cérémonie. Elle viendrait demain !

Une semaine s'écoula ainsi. Depuis qu'il côtoyait de si près son idole, il se sentait plus pur. Il se reprocha intérieurement de n'avoir pas songé à s'installer ici plus tôt. La faim ne le travaillait plus, ni les besoins temporels tels que boire du café, lire ou dormir. Il passait le plus clair de son temps à contempler l'horizon strié par les marques de la montre. L'enchantement provoqué par la machine ressemblait à celui que ressentaient mutuellement une mère et son nourrisson, celui-là même qui les laissait confondre leurs frontières physiques. L'homme ignorait par intervalles où s'achevait son corps et où débutait la grande aiguille.

Avec le temps, les plateaux demeurèrent intacts, intouchés. Chaque jour, la femme remarquait la barbe et les cheveux de son mari pousser de quelques millimètres, son corps

s'amincir de quelques autres. Cependant, au lieu de l'inquiéter, son étrange sourire la magnétisait. Il paraissait enfin heureux.

Depuis qu'il ne quittait plus son nid, elle avait pris ses libertés et circulait comme bon lui chantait. Son rôle de gouvernante avait pris fin, semblait-il. Elle profita du rôle nouveau avec parcimonie au départ puis avec une glotonnerie vulgaire car elle craignait qu'il ne durerait point; on le lui volerait et lui grefferait la vieille chair de gouvernante. Elle se prélassait dans l'énorme lit de dix heures et passait la majeure partie de sa journée devant le poste de télévision. Le corbeau ne remarquait pas ces changements qui avaient lieu en basse altitude. Il s'apprêtait au grand jour où tous les chefs s'inclineraient devant lui. Mais voilà qu'il tardait à venir... Voilà que le retard s'accumulait. Cependant, à y penser de plus près, plus le retard deviendrait significatif, plus on lui serait redevable... Il devait patienter et s'épurer davantage.

Le même soir, la fusion avec la machine atteint son paroxysme. Il perçut un autre battement

sourdre parallèlement tout aussi mécanique, tout aussi parfait. La synchronisation ne durait pas une minute ou deux, mais trente, quarante, bientôt cinquante minutes entières, sans aucun décalage, surtout, sans aucune irrégularité. C'était son cœur. Lorsque la soixantième minute s'écoula dans la concomitance parfaite aux centièmes de secondes près, l'homme machine, l'homme de pierre fut en un éclair inondé d'une émotion si violente, si inattendue, si inconnue qu'il en éclata de rire pour la première fois de sa vie. Celle de la béatitude. De l'euphorie. Au moment même où il se crispait en deux à l'arrivée de la quinzième vague de fou-rire, une série de détonations déchira le ciel de Paris. Il leva les yeux et balaya de droite à gauche l'image qui s'offrait à lui afin de la déchiffrer. Des fleurs de lotus spectaculaires, des éruptions lumineuses interminables, des bouquets d'extravagance inouïe, le tissu céleste étincelait de paillettes multicolores. Serait-ce des offrandes ? Serait-ce la cérémonie tant attendue ?

Il contempla le ciel et cette carte colorée avec la même extase que tout à l'heure, il s'inclina même devant cette ovation céleste

lorsque soudain, à l'instant où il se relevait, il la vit dans le coin de la cornée gauche. Point ne fallait de télescope. C'était bien elle. Il n'y en avait pas de pareille. L'astre de la nouvelle année. Comme une marionnette lâchée violemment par son manipulateur, son visage se transforma. Il jeta un regard en bas.

Sa femme, affalée sur la chaise longue du séjour dévorait l'écran de télévision en même temps que le pop-corn. Il sauta à terre, fit irruption dans la pièce. Il aperçut un reportage sur le nouvel an qui venait juste de débiter et la manière avec laquelle les différents pays le célébraient qui d'ailleurs ne variait que par la taille et la forme des feux d'artifice.

L'homme disparut et après avoir claqué des armoires, il revint. Il ne s'agissait plus de nouvelles mais d'une tragédie. Le corbeau ne riait point. Livide, transpercé par une fureur divine, une hache à la main, il se mit à se venger de ce dieu perfide et illusoire qu'il avait servi toute sa vie. Ce n'étaient ni le pays, ni la télévision, ni le ciel qui avaient du retard mais lui-même, et ce à cause d'un stupide objet.

Tout y passa, la télévision, les cloisons en

verre, les meubles, les livres, les engrenages. Il détruisit chaque parcelle du monstre avec une violence inespérée d'un corps chétif, mourant, et chose étrange, il grommelait des phrases indistinctes. La femme, ayant trouvé refuge sous la chaise longue, prêta une oreille attentive et comprit qu'à chaque coup de hache il récitait en grinçant les dents des chiffres qui correspondaient à du temps. Ainsi, chaque objet rimait à un numéro. Le bras du fauteuil n'était pas un bras mais un segment allant de huit heures dix minutes cinq secondes, à huit heures dix minutes sept secondes, le deuxième pied du bureau n'était point un pied de bureau mais un autre segment allant de huit heures dix-neuf minutes cinquante huit secondes, à huit heures vingt minutes deux secondes. À cet instant elle prit conscience de la dimension de la folie qui subjuguait son homme. Elle se dissimula dans un coin et, résignée, attendit son tour. Elle avait la certitude qu'il ne tarderait pas. De quel chiffre serait-elle synonyme ?

L'expiation de la bête dura des heures entières. L'homme lutta jusqu'à épuiser son dernier

souffle et avec l'ultime coup de hache qui la réduisit au silence, il mourut.

Le cadavre gisait dans les bras de Chronos ouverts, intransigeants, austères, froids.

La femme se précipita pour délivrer le corps inanimé de son époux des étreintes de la bête. Qu'au moins, il en fut épargné dans la mort. Elle s'allongea par terre, à quelques mètres des aiguilles, et le prit dans ses bras. Elle le serra, le respira. Longtemps.

La nuit suivante, lorsque les étoiles arrivèrent au dessus des entrailles ouvertes de la bête, elles ne virent point de lumière, mais entendirent une berceuse:

- Il est une heure, une minute, une seconde. Il est une heure, une minute, deux secondes. Il est une heure, une minute, trois secondes.

Plusieurs nuits de suite, la même voix s'éleva dans le ciel et pria avec obstination chaque seconde de l'univers mais cette ventilation artificielle fut vaine.

Le silence vint au bout d'une semaine, la sur-

prenant comme un écho.

Autres livres du même auteur

À UNE VIRGULE PRÈS
LA TRAVERSÉE DU NOMBRIL
L'HOMME QUI CHERCHAIT LE POINT

Achévé d'imprimer en Octobre 2009
à l'imprimerie Papermoon
Tel: (961) 1 899 288
www.papermoon-pp.com

LA BÊTE MÉCANIQUE

La demeure étrange de l'homme étrange ; il y était parvenu à un âge mûr et c'est avec délectation qu'il y avait emménagé.

Il s'agissait, ni plus ni moins, d'une montre gigantesque jaillissant de la terre et dans laquelle on avait inséré, entre le boîtier et le cadran, un énorme appartement de forme circulaire.

...

Il partageait ce nid avec une pieuvre à qui il avait légué l'espace cylindrique du centre, construit, comme le mur périphérique extérieur, avec des blocs de pierre. Cette créature qui allait et venait, agitait bras, fesses et jambes, répondait à la qualité d'épouse. Belle et forte, elle aussi possédait une vertu à toute épreuve : point la ponctualité comme son mari mais la clémence.

Couverture: Toufic Tawile

